

De l'appropriation à l'habiter. Réflexions pour une théorie du «chez-soi»

ANTONIN MARGIER

> Université Paris-Est Marne, Francia. antoninm@hotmail.fr

Universidad de Valparaíso
Facultad de Arquitectura
Revista Márgenes
Espacio Arte Sociedad
De l'appropriation à l'habiter. Réflexions pour une théorie du «chez-soi»
Diciembre 2014 Vol. 11 N° 15
Páginas 17 a 24
ISSN elec. 0719-4463
ISSN imp. 0718-4034
Recepción: Junio 2014
Aceptación: Septiembre 2014

RÉSUMÉ

L'appropriation constitue un concept clé pour analyser la ville et les rapports des citoyens à leur espace de vie mais également les relations de pouvoir. Pourtant, polysémique et objet de multiples interprétations, le concept d'appropriation est souvent utilisé de manière générique sans que soit précisé ce à quoi il renvoie exactement. À partir de la géographie structurale et des réflexions de Peter Sloterdijk, nous proposons dans cet article une interprétation théorique de l'appropriation au prisme de l'habiter. Ce choix épistémologique nous permet notamment d'intégrer la dimension ontologique de l'espace et l'expérience du sujet dans le mouvement d'appropriation.

MOTS CLÉS

appropriation, habiter, espace, ville, sphère, Sloterdijk

From appropriation to inhabiting. Reflections for a theory of "chez soi"

ABSTRACT

The concept of appropriation is key to analyze the relation not only between the city and its inhabitants regarding their spaces of everyday life, but also regarding power relations. However, polisemic and subject to multiple interpretations, the concept of appropriation is frequently used generically without precision about its meaning. Starting from structural geography, and the reflections of Peter Sloterdijk, this article proposes a theoretical framework for appropriation under the perspective of inhabiting. This epistemology view allows mainly integrating the ontological dimension of space and the experience of the subject in the movement of appropriation.

KEYWORDS

appropriation, inhabit, space, city, sphere, Sloterdijk

De la apropiación al habitar. Reflexiones para una teoría del "donde uno"

RESUMEN

La apropiación es un concepto clave para analizar la ciudad y las relaciones de sus habitantes con respecto a sus espacios de vida y también con respecto a las relaciones de poder. Sin embargo, polisémico y sujeto a múltiples interpretaciones, el concepto de apropiación es frecuentemente utilizado de forma genérica sin especificar su significado. A partir de la geografía estructural y de las reflexiones de Peter Sloterdijk, este artículo propone un marco teórico de la apropiación bajo el prisma de habitarla. Esta elección epistemológica nos permite principalmente integrar la dimensión ontológica del espacio y la experiencia del sujeto en el movimiento de apropiación.

PALABRAS CLAVE

apropiación, habitar, espacio, ciudad, esfera, Sloterdijk

INTRODUCTION

Au cœur de la théorie urbaine, l'appropriation de l'espace est un concept permettant d'exprimer les rapports de pouvoir et l'organisation spatiale des groupes sociaux dans la ville autant que les relations des citoyens à leur environnement. Or, l'appropriation est souvent évoquée comme un marquage de l'espace, comme une privatisation ou comme l'exhibition d'un pouvoir (Veschambre, 2004). Les manifestations physiques de l'appropriation tendent ainsi à réduire la visibilité des aspects symboliques et existentiels de l'acte d'appropriation, dont l'importance est pourtant fondamentale. Car, *anthropologiquement, l'homme a besoin d'espace, mais plus encore d'un lieu* (Moles et Rohmer, 1978) et *l'individu essaie (...) toujours, quelles que soient les conditions particulières dans lesquelles il se trouve, de sauvegarder un espace personnel* (Fischer, 1981:94). Cet article propose alors une réflexion théorique sur le concept d'appropriation pour comprendre comment elle s'inscrit dans les pratiques d'habiter et dans la constitution d'un «chez-soi». En intégrant l'importance ontologique de l'espace, il s'agit de redonner sens à l'expérience des individus dans le mouvement d'appropriation, mais également d'ouvrir des pistes d'interprétation pour l'analyse des dynamiques sociales de l'espace urbain contemporain.

Dans un premier temps, nous apportons des éclaircissements épistémologiques sur l'espace géographique, avant d'aborder, à travers l'apport de Peter Sloterdijk, le concept d'habiter. À la lumière de ces propos, nous proposons une interprétation des liens entre l'appropriation de l'espace géographique et la constitution d'un «chez-soi».

L'ESPACE, AU CŒUR DES DESIRS D'APPROPRIATION

Tout d'abord, le terme d'«appropriation», tel qu'il est utilisé dans les discours sur la ville, renvoie implicitement à l'appropriation de l'espace. Il importe donc de clarifier le concept d'espace géographique, lequel est loin d'être une surface neutre, sur laquelle s'étalerait la société, ou le seul résultat des rapports sociaux de production (Castells, 1972; Harvey, 1973). Penser l'espace exige plutôt, à notre sens, d'intégrer son importance dans l'existence humaine. Comme le rappelle Michel Lussault, *l'existence serait (...) une action spatiale permanente* (Lussault, 2007:34), l'être humain et l'espace étant indissociables. Ces propos rejoignent notamment la pensée de Berque, [...] *la géographicit  de l'être, en effet, ce n'est autre que la relation par laquelle la chose étendue est si peu étrangère à la chose pensante, qu'elle participe de son être même* (Berque, 2009:16). Ce constat implique de penser l'espace au croisement de la subjectivité des individus et de la matérialité de l'environnement et des formes qui les entourent. Or, c'est bien leur position qui permet à l'individu de différencier les objets extérieurs et de les percevoir, *cette offre est possible dans un espace d'objets où seules sont distinctives leurs positions respectives* (Pellegrino, 1994:15). C'est pourquoi *la perception spatiale de la réalité matérielle des choses ne porte pas seulement sur leurs ressemblances iconiques, mais sur leurs voisinages topiques* (Pellegrino, 1994:15). Ces propos rejoignent notamment la géographie structurale (Hubert, 1993; Desmarais, 1992) et l'importance qu'elle accorde à considérer l'espace comme une structure de positions dont les significations symboliques associées seraient interprétées par les êtres humains, en fonction de leurs propres aspirations identitaires et sociales. Le sens dont sont chargées les positions participerait alors à l'élaboration des rapports à l'autre et aux pro-

cessus de construction identitaire. C'est ainsi que certaines positions acquièrent une attractivité, instaurant des rapports de force pour leur appropriation. Les tenants de la géographie structurale s'appuient notamment sur les écrits de René Thom (1991) pour intégrer les concepts de prégnance et de saillance comme constitutifs d'une position, et notamment de son attractivité ou de sa répulsion. Selon René Thom, les saillances et les pr gnances soulignent l'importance des formes dans l'expérience humaine. Une saillance est selon cet auteur *liée à la perception d'une discontinuité qualitative* (Thom, 1991:65) dans le continuum spatiotemporel, et qui constituerait notre expérience primitive. Afin d'illustrer ce qu'est une saillance, il donne l'exemple d'une sonnette dans un océan de silence ou de la présence d'un tableau dans notre champ perceptif et la définit comme suit: *j'appelle donc forme saillante toute forme qui se sépare de son fond continu par une frontière parfaitement nette et bien définie. Et j'appelle saillance le caractère correspondant* (Thom, 1991:66). La saillance est donc associée au caractère distinctif d'une forme tandis que la prégnance renverrait davantage à la capacité d'une forme d'attirer ou de repousser, et serait liée à l'interprétation biologique de la saillance (qu'il s'agisse de proies chez les animaux ou de partenaires sexuels), construite dans le temps long, et à l'inscription profonde dans le psychisme du sujet.

Dès lors que nous les associons à des positions, les concepts de saillance et de prégnance soulignent l'importance de l'appréhension humaine des discontinuités spatiales. Ils rendent notamment compte du mode d'appréhension esthétique de l'espace physique symbolisé (Parazelli, 1997:163). Les tenants de la géographie structurale insistent donc sur l'importance des positions au sein de la structuration spatiale. Dépassant la simple notion de localisation, la position n'est plus une simple mesure géométrique, mais *un véritable phénomène* (Hubert, 1993:39), elle *intervient dans l'existence de l'être géographique* (Ibid.), au point que *la géographie structurale considère la représentation topologique de l'espace comme étant la forme ontologique de l'espace géographique* (Parazelli, 1997:154). Cette perception des discontinuités et l'appréhension des significations associées aux positions déclencheraient ainsi des désirs d'appropriation. De fait, bien qu'elle puisse être contrainte par le pouvoir que possèdent les individus de se mouvoir dans l'espace (Desmarais et Ritchot, 2000), l'appropriation ne renvoie pas aux seules logiques foncières mais également aux valeurs symboliques renvoyées par les positions et aux potentialités socio-identitaires qu'y discernent les individus. L'expérience de l'espace met donc en jeu une dimension ontologique qu'il est important d'intégrer à notre réflexion pour comprendre comment interagissent les êtres humains dans l'espace, mais également comment ils lui donnent sens et l'habitent.

L'HABITER, UNE CONSTITUTION DE SPHERES

Ces réflexions laissent entrevoir la nécessité pour les individus d'avoir un espace à soi, car il n'y a en effet pas *d'être sans lieu d'être* (Berque, 1997:294). Cette dimension de l'appropriation est notamment mise en exergue par de nombreux auteurs ayant pensé l'habiter. Dans cette perspective, Bachelard (1957) et Dardel (1952) ont évoqué relativement tôt l'importance de l'abri et de la maison. L'homme doit ainsi pouvoir s'abriter, et posséder un lieu de l'intime pour accéder à la rêverie et à l'accomplissement de soi. Dardel exprima clairement l'importance de la protection de l'abri, du «chez-soi» protecteur, dans l'acte même d'habiter:

Il y a dans le lieu d'où la conscience se lève pour se tenir debout, face aux êtres et aux événements, quelque chose de si primitif que le «chez-soi», le pays natal, le point d'attache, c'est, pour les hommes et les peuples, le lieu où ils dorment, la maison, la case, la tente, le village. Habiter une terre, c'est d'abord se confier par le sommeil à ce qui est, pour ainsi dire, au-dessus de nous: base où se replie notre subjectivité (Dardel, 1952:56).

Ainsi, cet auteur établit un lien fort entre le «chez-soi» et les qualités du sujet, exprimant ainsi la valeur existentielle de l'habiter, et plus particulièrement son importance dans la constitution d'une sécurité ontologique.

Quelques années plus tard, Bachelard évoqua dans un ouvrage qui fit date, *La poétique de l'espace*, l'importance première de la maison dans la constitution de nos rapports au monde, le comparant à un grand berceau dans lequel l'être venu au monde trouve la protection et le confort nécessaires avant d'affronter l'extérieur:

Elle [la maison] est le premier monde de l'être humain. Avant d'être «jeté au monde» comme le professent les métaphysiques rapides, l'homme est déposé dans le berceau de la maison. Et toujours, en nos rêveries, la maison est un grand berceau (Bachelard, 1957:26).

Pour sa part, Heidegger, en dépassant le seul cadre de la maison, s'attarda plus longuement sur la dimension existentielle de l'habiter. Pour le philosophe allemand, le fait d'«être» renvoie déjà, par lui-même, au fait d'habiter: *Être homme veut dire: être sur terre comme mortel, c'est à dire: habiter* (Heidegger, 1958:173). Habiter exprime en ce sens la dimension existentielle qui lie l'homme à son environnement, et renvoie de fait à l'ensemble de ses activités. Par l'étude étymologique des verbes allemands relatifs à l'habiter, «bâtir, penser, habiter», Heidegger exprime une vision de l'homme comme habitant en soi, *nous n'habitons pas parce que nous avons bâti, mais nous bâtissons et avons bâti pour autant que nous habitons, c'est-à-dire que nous sommes les habitants et sommes comme tels* (Heidegger, 1958:175). Les constructions et le bâti découleraient finalement de cette démarche existentielle qu'est le fait même d'habiter. Comme le résume Thierry Paquot, les humains, *en habitant leur «monde», (...) le pensent et bâtissent leur demeure* (Paquot, 2005:130). Dans cette perspective, la maison et l'habitation bâtie ne constitueraient que l'une des dimensions de l'habiter.

Cette dimension existentielle de l'habiter a été progressivement investie par les géographes, car elle traite notamment *des relations privilégiées que les hommes tissent avec leurs espaces, ceux qu'ils fréquentent régulièrement. L'habiter est donc indéniablement un concept géographique* (Herouard, 2007:160). Or, cette intégration de la phénoménologie dans la géographie de l'habiter s'avère rarement concluante sur le terrain (Herouard, 2007), du fait notamment d'une abstraction et d'une négligence des facteurs sociaux en jeu dans la production de l'espace. Malgré l'intérêt et la richesse de ce type d'approche géographique, force est de reconnaître que l'être-au-monde qui y est développé renvoie généralement à un espace-étendue neutre et dans lequel l'individu aurait le champ libre pour s'inscrire dans le monde. Or, *les êtres humains ne sont pas des êtres isolés, mais reliés, en interdépendance avec d'autres individus ainsi qu'avec les normes et valeurs sociales et insérés dans différents contextes d'action* (Stock, 2007:117-118). Différents auteurs ont ainsi tenté de lier cette dimension existentielle aux pratiques sociales et aux représentations dans une perspective géogra-

phique (Herouard, 2007; Stock, 2007)¹. Nous visons à poursuivre cette démarche qui nous semble la plus pertinente pour intégrer la dimension existentielle de l'habiter, mais également les rapports de pouvoir structurant les conditions et les formes de l'habiter. Car s'il est aujourd'hui convenu, depuis Heidegger, de définir l'habiter comme un rapport constitutif de l'homme à l'espace, il ne faut pas oublier qu'habiter, c'est nécessairement habiter parmi les autres. Habiter, c'est donc également co-habiter avec autrui, c'est être en relation avec les autres êtres humains qui investissent le monde. Habiter devient ainsi un acte éminemment politique.

Mais l'une des réflexions philosophiques les plus intéressantes nous semble être l'apport de Peter Sloterdijk, qui nous permet de penser l'habiter et l'appropriation. Au départ de son imposante trilogie intitulée *Sphères*, cet auteur pose la question suivante: *Où sommes-nous lorsque nous sommes dans le monde?* (Sloterdijk, 2011a:30). Ce à quoi il s'attache à répondre que *nous sommes dans un extérieur qui porte des mondes intérieurs* (Ibid:31) et plus particulièrement dans des sphères. Car *habiter signifie produire la dimension dans laquelle les hommes peuvent être contenus* (Ibid:31).

Dans sa démonstration, l'auteur en revient au détachement de l'être humain à son environnement. Contrairement à l'animal qui *naît dans un environnement avec lequel il est lié sur le seul plan biologique et de la reproduction, l'homo-sapiens vient au monde dans un monde qu'il fait advenir*, il perce le cercle réducteur de l'environnement pour s'accomplir dans l'extase d'un monde infiniment ouvert. C'est:

[...] la caractéristique ontologique de l'homo-sapiens. Son rapport au monde quasiment dénué de cage tourne donc à l'extase parce qu'il lui manque les barreaux que sont la pauvreté et l'inhibition, ceux qui renvoient l'animal à ses limites. Seule l'ouverture radicalisée invite à la constitution du monde et du soi. (...) les animaux naissent, mais ne «viennent pas au monde» (Sloterdijk, 2010:29).

L'être humain se serait ainsi, au fil de son évolution, aménagé des «sphères» lui permettant de s'extraire de l'adaptation à un environnement, caractéristique de la condition animale, pour l'adapter à sa propre existence. Comme le rappelle Sloterdijk, le fait de vivre en hordes ou en troupeaux a rapidement permis aux espèces animales d'évoluer dans un environnement moins menaçant, avec des exigences d'adaptation moins élevées, et dans lequel l'humain a pu advenir. Or, sous l'influence de cet effet de groupe et l'intensification des rapports mère-enfant qu'il permet, il se serait développé une prolongation de la juvénilité des nourrissons et un accroissement de leur fragilité. Cette arrivée dans le monde avant maturité implique de fait un *risque généralisé d'une exposition prématurée du fœtus aux milieux extérieurs, sources de blessures* (Sloterdijk, 2005:662). Face à ces dangers, la mère biologique doit donc assumer le rôle de *couveuse vivante* (Ibid:663) afin de protéger l'enfant durant sa phase de maturation. La maternisation renverrait dans cette perspective à la constitution d'un effet de niche, favorisant l'essor des conditions optimales de développement. Cette relation spécifique constituerait alors déjà un processus dont *le résultat est le développement et l'arrondissement du champ mère-enfant dans sa version de luxe, avec son extension spécifiquement humaine* (Ibid:669). Dès sa venue au monde, l'individu évolue donc dans un intérieur particulier, dont il s'agit par la suite de reproduire la fonction immunitaire et le confort à différentes

échelles. Il importe alors dans l'existence humaine de *transférer des situations internes, de produire des intérieurs* (Ibid:346), notamment à travers la constitution de sphères, constituant la «*structure*» spatiale originelle de la possibilité de situations d'habitation (Sloterdijk, 2010:117).

Cependant, avant d'être fabriquée de toute pièce, la sphère renverrait à la relation à l'autre, prenant forme:

[...] spontanément au seuil qui sépare la construction et l'accomplissement de soi, ou pour mieux dire: s'accomplit dans les événements d'arrondissement de la même manière que ceux qui sont rassemblés autour d'un feu de camp se groupent, libres et déterminés, autour de l'être et de ses avantages calorifiques immédiats (Sloterdijk, 2011a:89).

Cette évolution sphérologique est par la suite corrélative du développement de techniques spécifiques permettant à l'homme d'agir sur son environnement, de se distancier de ses contraintes par la création d'un milieu stable. Autrement dit, l'espèce humaine a adapté l'environnement à ses propres exigences de protection, s'offrant ainsi le confort nécessaire à sa propre évolution³. Ce sont donc ces arrondissements qui auraient permis aux êtres humains d'évoluer dans un espace protégé, et dans lequel se sont épanouies les formes féminines, les visages éclaircis et le cerveau considérablement développé. Par conséquent, l'être humain n'a plus à s'adapter à l'environnement comme les animaux, mais peut évoluer à sa manière dans un monde qu'il construit lui-même comme protecteur, et favorable à sa *domestication* (Sloterdijk, 2010)⁴. Ainsi, le *mystère de l'insulation de la sphère humaine tient au fait que les coexistants aménagent dans le transfert coproductif un intérieur commun dans un extérieur commun* (Sloterdijk, 2005:347).

Pour expliciter la constitution de ces sphères, l'auteur insiste particulièrement sur l'importance de la relation, *la coexistence de proximité entre des êtres humains crée un intérieur d'une nature particulière* (Ibid:9). La reconnaissance de l'autre et les affinités seraient ainsi à la base cette production spatiale, *là où se forment des lieux de ce type, l'existence des uns tournés l'un vers l'autre dans le domaine de proximité agit, dans chaque cas, comme le véritable agent de la constitution d'espace* (Ibid:48). De telles sphères ne naissent alors que *par partage de l'espace intérieur avec des créatures dotées d'une proximité de premier ordre et leurs succédanés* (Sloterdijk, 2011b:132), qui leur donne sens. En inversant la vision selon laquelle l'espace serait une condition préétablie pour la coexistence et dans laquelle les choses ne feraient que remplir l'espace préexistant, ne pouvant exister les unes à côté des autres que sur le seul mode de *l'exclusion mutuelle*, il exprime plutôt la coexistence comme *ce qui rend l'espace possible* (Sloterdijk, 2005:271). Les regroupements et les relations sociales sur lesquelles ils se construisent favoriseraient alors la constitution de sphères et la différenciation topologique de l'espace:

[...] ceux qui sont rassemblés dans l'espace psycho-et sociosphérique constituent eux-mêmes l'espace par la force de leur coexistence : ils sont imbriqués les uns dans les autres et constituent, sur le mode de l'abri que l'on s'offre l'un à l'autre et de l'évocation réciproque, un lieu psychosocial d'un type spécifique (Ibid:271-272).

Dans leurs relations, les individus participent ainsi à créer un intérieur commun, animé de résonnances communes, dans lequel ils peuvent vivre. De fait, *tout groupe organique est donc une mé-*

taphore vivante de la volonté d'existence sous une certaine forme dans un intérieur commun (Sloterdijk, 2011b:188). Ainsi, la coexistence et l'effet de groupe participeraient à sécuriser et organiser spatialement l'existence des individus, notamment en leur permettant d'habiter, *même sans amplificateurs architecturaux massifs, tout groupe se désignant par un «Nous» sait se mettre à couvert dans une figure sensible et, par une sorte d'attraction centripète, s'installer dans une forme globale et intégrante* (Ibid:176)⁵. Ces propos laissent d'ailleurs entrevoir le fait que le «chez-soi» n'est pas nécessairement lié à l'habitat en lui-même, mais qu'il peut également se constituer dans les espaces publics, et à travers leur appropriation en particulier.

L'habiter et la constitution d'une sphère renvoient donc à l'appropriation d'une position, à cette nécessité pour tout être humain d'avoir un lieu à soi, un lieu de reconnaissance, et à la constitution d'un «chez-soi» protecteur. Ces réflexions sloterdikiennes s'avèrent alors particulièrement inspirantes pour théoriser l'appropriation et les significations auxquelles elle renvoie. Car, bien qu'elle soit souvent associée au marquage de l'espace, à l'investissement de valeurs dans les lieux, l'appropriation met également en œuvre un processus relationnel et identitaire important.

L'APPROPRIATION, UN ACTE IDENTITAIRE

L'appropriation induit effectivement une spatialisation de valeurs dans l'espace, qui constituent alors des *références utilisées par un et/ou des acteurs (...)* pour se définir en se distinguant des autres acteurs (Lussault, 2007:93). Cette vision illustre en particulier l'importance des logiques de distinction et de reconnaissance qui accompagnent la mise en œuvre des stratégies d'appropriation. L'acte d'appropriation permet donc de renforcer la position sociale de groupes sociaux en privilégiant certaines formes d'«entre-soi» symboliques et identitaires. Or, il nous semble intéressant de comprendre le processus lui-même de l'appropriation. Au-delà de ces références identitaires injectées dans l'espace par des groupes sociaux, délimitant spatialement un quartier ou constituant le signe d'un désir d'«entre-soi» et du maintien d'une identité sociale, l'appropriation de l'espace joue à notre sens un rôle important dans la construction de soi. Cela renvoie évidemment à l'investissement de valeurs dans l'espace, mais aussi, comme nous l'avons exprimé plus haut, aux relations sociales, au travers desquelles se structure également l'appropriation.

Afin de comprendre plus spécifiquement la dimension structurante de l'appropriation dans les processus d'identification et de construction sociale de l'individu, attardons-nous sur l'interprétation géosociale du concept d'espace transitionnel (*potential space*) de Winnicott par Michel Parazelli (1997) à propos des pratiques des jeunes de rue. Cependant, pour éclairer la suite de ces réflexions, revenons tout d'abord sur la théorie winnicottienne elle-même. Ce psychanalyste a montré que lorsqu'il vient au monde, le nourrisson élevé par une mère suffisamment bonne voit l'ensemble de ses besoins satisfaits, lui donnant ainsi le sentiment d'une pleine puissance et de faire un avec le monde qui l'entoure. Or, ce sentiment diminue progressivement, dès la répétition des absences de la mère, favorisant alors l'émergence pour le nourrisson d'une distinction entre une réalité intérieure et une réalité extérieure sur laquelle il réalise ne plus avoir le contrôle. C'est l'élaboration de cette distinction entre son monde intérieur et le monde extérieur qui lui permet de se distinguer, tout d'abord par rapport à sa mère puis à autrui, et donc de s'identifier. Ce processus de distinction

continue à travers ce que Winnicott nomme l'espace transitionnel, cette *aire intermédiaire d'expérience* à laquelle on ne:

[...] demande rien d'autre sinon d'exister en tant que lieu de repos pour l'individu engagé dans cette tâche humaine interminable qui consiste à maintenir, à la fois séparés et reliés l'une à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure (Winnicott, 1975:30).

L'aire transitionnelle est aménagée de façon à préserver chez lui une partie de cette toute-puissance perdue, notamment à travers la présence d'objets (il s'agit souvent de parties du corps dans un premier temps telles que la main ou un doigt, puis plus tard des objets extérieurs à l'exemple d'un doudou, d'une tétine, d'un bout de couverture, etc.) dont il se saisit et qui constituent alors sa première possession. Se saisissant de ces objets extérieurs, l'enfant lui attribue des significations liées à son monde intérieur, ce qui lui permet ainsi de prolonger l'illusion selon laquelle il a un pouvoir sur le monde extérieur tout en s'y identifiant. En grandissant, les individus désinvestissent progressivement ces objets transitionnels qui deviennent plus diffus et se *répandent dans la zone intermédiaire qui se situe entre la «réalité psychique interne» et le «monde externe tel qu'il est perçu par deux personnes en commun»; autrement dit, ils se répandent dans le domaine culturel tout entier (Winnicott, 1975:35), intégrant le jeu, l'art, le sentiment religieux, etc.*

S'appuyant sur cet apport théorique, Parazelli rappelle que c'est donc à partir de cette distinction entre soi et l'autre, favorisée par l'expérience transitionnelle, qu'émerge *la singularité du sujet et de son individuation* (Parazelli, 1997:131). Or, cette expérience transitionnelle serait une première expérience topologique puisqu'elle crée de fait une discontinuité entre intérieur et extérieur. Par conséquent, l'auteur souligne les liens ténus existant entre le processus de construction identitaire et l'appropriation de l'espace à laquelle réfère le contrôle sur un objet transitionnel. Ce rapprochement théorique lui permet notamment d'étudier empiriquement les pratiques de jeunes de rue. Il s'appuie alors sur les trois conditions établies par Winnicott, nécessaires à la constitution d'espaces transitionnels: la réciprocité des relations, la confiance et la fiabilité des acteurs présents et l'aspect informel de l'aire intermédiaire (Parazelli, 1997:128).

Dans cette perspective, la rue et certains espaces publics serviraient ainsi à ces jeunes d'espaces transitionnels, plus ou moins investis selon leurs parcours identitaires. Car à travers leur appropriation, ils se distingueraient du monde extérieur et parviendraient à élaborer un processus identitaire dont le déroulement a souvent été perturbé au cours de l'enfance à cause des rapports de domination, des violences ou de la non-reconnaissance auxquels ils ont fait face. En s'appropriant ainsi des lieux, ces jeunes créeraient notamment un cadre spécifique de socialisation, leur permettant de réaliser ce processus d'identification. De fait:

L'espace et son appréhension symbolique représentent un point d'appui psychosocial fondamental de la structuration identitaire, car c'est par l'appropriation de lieux (si elle perdure dans le temps) que l'individu peut accomplir et stabiliser un processus d'identification, l'espace représentant le foyer de toutes les expériences possibles (Parazelli, 2002:141).

Ces propos soulèvent donc l'importance avec laquelle l'appropriation d'un lieu peut participer à l'édification d'un «chez-

soi» identificatoire, non seulement à travers le marquage et l'investissement de valeurs mais également par les dynamiques relationnelles à l'œuvre.

Comme l'expriment les paragraphes précédents, l'appropriation est indissociable de la reconnaissance de soi. Ainsi que le rappelle Serfaty-Garzon à propos de l'espace habité, l'appropriation ne se réduit pas au marquage, mais intègre également l'appartenance sociale à un groupe, à un ensemble de valeurs associées à ce dernier:

D'une part, le marquage, par la disposition des objets ou les interventions sur l'espace habité, est l'aspect matériel le plus important de l'appropriation. D'autre part, ces qualités de lieu personnel ne sauraient exister sans l'existence d'un «nous» qui en cautionne la légitimité, sans les valeurs qui leur sont attachées, c'est-à-dire sans l'existence d'un «modèle culturel» qui en inspire et fonde l'organisation (Serfaty-Garzon, 2003:29).

Ce «nous», qu'il réfère à une culture hégémonique, à une distinction sociale, identitaire ou à une marge, se révèle et se renforce donc à travers l'appropriation de lieux manifestant une position singulière.

L'APPROPRIATION COMME CONSTITUTION D'UN «CHEZ-SOI»

Selon les significations symboliques initiales des positions, l'appropriation accompagne donc des processus de construction identitaire et sociale, par l'investissement de sens et les pratiques sociospatiales qu'elle implique. L'appropriation consiste ainsi en la stabilisation de significations symboliques dans des lieux à partir desquels position et reconnaissance de soi rencontrent une association identitaire. Nous comprenons alors comment elle est clairement liée au «chez-soi» et à l'acte d'habiter. En effet, l'appropriation doit permettre aux individus de se réaliser et d'être eux-mêmes. Les propos de Serfaty-Garzon sur l'appropriation de la maison sont alors éclairants:

Les rapports entre l'appropriation du chez-soi et l'identification à celui-ci sont possibles parce que la maison est un donné en quelque sorte inachevé, qui ne prend pleinement sens de «chez-soi» qu'à l'occasion des pratiques qui lui font porter la marque de l'habitant et ainsi la faire sienne. Mais l'appropriation de la maison, relevant de l'agir, relève en même temps des motivations inconscientes du faire, du versant obscur des rapports individuels à l'espace habité, de l'historicité du sujet et des ambiguïtés de la notion même de possession. (...) le tissage de significations entre l'habitant et sa maison issu des pratiques n'est pas seulement de l'ordre du marquage ou de la personnalisation, mais de l'identification et de l'inscription d'un mode d'être (Serfaty-Garzon, 2003:29-30).

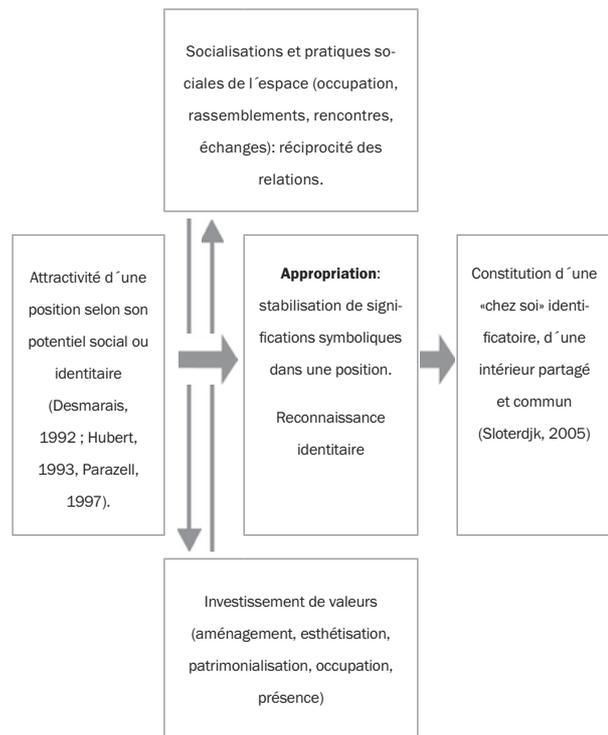
Ces propos sur l'importance identificatoire de l'appropriation dans la constitution du «chez-soi» sont particulièrement intéressants dans la mesure où ils soulignent les interactions qui se jouent dans l'appropriation et la réalisation d'un «chez-soi». Or, à notre sens, les propos de Serfaty-Garzon, orientés vers l'espace de la maison, s'appliquent également aux espaces publics ou à l'échelle d'un quartier. Ainsi, si certaines significations symboliques associées à une position vont attirer certains individus parce qu'ils s'y reconnaissent et y voient un potentiel d'identification, l'investissement de valeurs dans un lieu, à travers son occupation et son usage, par-

ticipé également au fait qu'ils puissent s'y reconnaître⁶. À travers la stabilisation de significations symboliques dans une position, l'appropriation correspond donc à l'édification d'appartenances sociospatiales, à partir desquelles se constitue réellement un «chez-soi» où habiter. Si la constitution de repères et l'investissement de valeurs dans les positions jouent un rôle majeur dans ce processus d'appartenance et de reconnaissance de soi, les sociabilités en ces lieux investis sont d'importance comme nous l'avons vu avec le cas de jeunes de la rue qui parviennent à recomposer une famille fictive dans la rue (Parazelli, 1997). D'autres auteurs ont notamment montré comment, dans les camps de réfugiés, les exilés palestiniens vivant dans l'incertitude d'un retour parvenaient à investir de sens les lieux et à recomposer un espace de vie dans lequel se reconnaître (Puig, 2012). Ces exemples témoignent du fait que les conditions précaires dans lesquelles vivent certains groupes ou individus ne les empêchent pas de s'approprier certains lieux, de conserver des compétences pour spatialiser leur existence, pour habiter et construire un sentiment d'appartenance.

L'appropriation s'inscrit donc dans un processus identitaire, et se manifeste à travers l'investissement de valeurs ainsi que dans les sociabilités à l'œuvre au sein d'une position sociospatiale. Évidemment, sociabilités et investissement de valeurs s'influencent réciproquement, les valeurs positionnelles invitant certains individus à occuper ces positions devenues attractives, tandis que les sociabilités à l'œuvre participent également à diffuser certaines prégnances dans la position concernée. L'appropriation se manifesterait donc à l'interaction de ces processus qui se renforcent l'un et l'autre. L'appropriation d'une position participe ainsi de l'engagement existentiel des individus avec l'espace et il apparaît clairement que les espaces publics deviennent un élément majeur de la constitution d'un «chez-soi» où habiter, particulièrement pour les personnes sans-abri qui n'ont pas d'espaces privés, mais également pour les riverains qui semblent intégrer de plus en plus l'extérieur de proximité à l'espace domestique. Nous retrouvons alors dans cette vision de l'appropriation l'idée selon laquelle l'humain donne certaines qualités aux lieux qu'il investit, lui permettant de différencier un intérieur d'un extérieur, distinction qui fait en sorte que l'on découpe, dans l'extension indifférente ou enchantée de l'espace non-exploré, là-bas, à l'extérieur, le lieu non indifférent, spécifique à soi-même (Sloterdijk, 2011b:180-181). De fait, l'appropriation constitue un acte de différenciation topologique, permettant de faire de certaines positions des «mondes» à soi.

Ces réflexions montrent ainsi comment les espaces publics peuvent être intégrés à l'acte d'habiter, voire domestiqués et intégrés au «chez-soi». En effet, les espaces publics de proximité peuvent être tant appropriés par des riverains qui vont les intégrer à leur espace de vie et à leur «chez-soi» que par des personnes sans-abri qui vont s'y inscrire et en faire leur «chez-soi». Comme le signale Hoyaux, *l'espace domestique ne doit pas être conçu uniquement comme un contenant délimité par les murs d'un appartement ou la clôture d'une maison d'habitation principale, mais aussi, et peut être surtout, comme un espace contenu où la projection de l'être, en chair, construit un monde où sa sécurité ontologique est maximum* (Hoyaux, 2004:33). Or l'établissement d'une sécurité ontologique ne serait pas forcément lié à la raison urbanistique, aux critères architecturaux de la qualité de vie, mais impliquerait également un monde complexe, contradictoire, parfois violent et désordonné, où l'être-au-monde, par ses pratiques et ses discours, inscrit des mondes qu'il domestique, en se les appropriant ou en s'identifiant

aux autres êtres qui les habitent ou aux valeurs qu'ils représentent (Hoyaux, 2004:33). Si l'on s'appuie sur l'apport de Giddens, la sécurité ontologique renverrait à la confiance de la plupart des êtres humains dans la continuité de leur propre identité et dans la constance des environnements d'action sociaux et matériels (Giddens, 1994:98). Cela passe par la confiance acquise lors de la prime enfance, permettant d'être en confiance et de faire confiance, et renvoie à notre sens à l'importance de la réciprocité des relations que les individus trouvent à travers l'appropriation de certains lieux, comme nous l'avons vu avec l'exemple des jeunes de rue (Parazelli, 1997). Nous pouvons également interpréter la constance des environnements matériels comme un espace de reconnaissance, celui auquel l'individu peut s'identifier. Dans cette mesure, la constitution d'une sécurité ontologique est clairement liée à l'appropriation de positions, à la constitution de sphères, dans lesquelles se reconnaître et au sein desquelles la confiance puisse être maximale. Or, ce que soulève également Giddens, c'est l'importance des routines dans l'élaboration de cette sécurité, *l'aspect prévisible des routines (apparemment) mineures de la vie quotidienne est profondément liée au sentiment de sécurité psychologique* (Giddens, 1994:104). De fait, nous pouvons concevoir qu'en brisant la continuité des routines, l'évolution des valeurs positionnelles et la transformation des lieux investis et appropriés comme espaces du «chez-soi» par certains peuvent considérablement réduire la sécurité qu'elles leur apportent. Il convient donc pour les individus de maintenir tant que possible l'appropriation d'une position et de stabiliser les significations qui lui sont associées.



> Figure 1. Appropriation et constitution d'un «chez-soi»

Par conséquent, nous pouvons concevoir l'appropriation comme la constitution d'un espace de reconnaissance, fournissant aux individus une sécurité ontologique, et favorisant la constitution d'un «chez-soi». Il s'agit ainsi, à travers l'appropriation, de créer un *intérieur commun* coexistentiel (Sloterdijk, 2005) dans lequel se reconnaître, de constituer une sphère immunitaire, permettant de se protéger des éléments extérieurs.

CONCLUSION

Ainsi, cette conceptualisation théorique de l'appropriation permet d'en révéler les liens intimes avec le «chez-soi» et d'interroger les mécanismes de projection de soi dans les espaces urbains. En interrogeant la dimension ontologique de l'espace et l'aspect existentiel de l'habiter, l'appropriation permet de comprendre l'organisation sociale de l'espace urbain au-delà des rapports de classe et des seuls choix résidentiels. Ces réflexions visent ainsi à ouvrir des pistes d'analyses pour interpréter certaines pratiques d'appropriation, souvent non reconnues, celles des sans-abri, des jeunes de rue ou des réfugiés, à réfléchir à ces régimes de vie moindre (Naman, 2012) et à ce qui s'y joue (Zeneidi, 2002; Parazelli, 2002; Girola, 2011). Ce sont également certaines tendances de l'urbain contemporain, telle que la domestication résidentielle des espaces publics et la constitution d'un *intérieur commun* en leur sein, qui peuvent faire l'objet d'investigations (Margier, 2013).

Ce faisant, cela ouvre notamment la voie à la compréhension des inégalités dans la ville, l'impossibilité de faire de lieux attractifs un «chez-soi» devenant ainsi signe d'une violence et de rapports de pouvoir. Il nous semble donc nécessaire d'interroger la dimension ontologique de l'appropriation des espaces urbains mais également des obstacles qui peuvent limiter cet engagement existentiel de l'habiter pour certains individus. À cet égard, il paraît important de poursuivre les réflexions de Lenel (2011) selon qui l'inégale distribution de ressources matérielles et symboliques empêcherait certaines populations de *faire leurs* certains espaces partagés, de les marquer et de se les approprier *selon leurs propres normes*. Et si l'on suit cette hypothèse, il faut alors également considérer que le déploiement existentiel des individus ou des groupes possédant le plus de ressources à cet égard contraint ou limite celui des autres (Lenel, 2011:9).

BIBLIOGRAPHIE

- BERQUE, A. (1997) «*Basho, chōra, Tjukurrpa*, ou le poème du monde», L'espace Géographique, Vol. 26, N 4, pp. 289-295.
- ____ (2009) «Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains», Éditions Belin.
- BACHELARD, G. (1957) «La poétique de l'espace», Quadrige, Presses Universitaires de France.
- CASTELLS, M. (1972) «La question urbaine», Paris: François Maspero.
- DARDEL, E. (1952) «L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique», Presses Universitaires de France.
- DESMARAIS, G. (1992) «Des prémisses de la théorie de la forme urbaine au parcours morphogénétique de l'établissement humain», Cahiers de Géographie du Québec, Vol. 36, N 98.
- DESMARAIS, G. ET RITCHOT, G. (2000) «La géographie structurale», Paris: L'Harmattan.
- FISCHER, G-N. (1981) «La psychosociologie de l'espace». Presses Universitaires de France.
- GIDDENS, A. (1994) «Les conséquences de la modernité», Paris: L'Harmattan.
- GIROLA, C. (2011) «Vivre sans abri. De la mémoire des lieux à l'affirmation de soi», Éditions Rue d'Ulm.

- HARVEY, D. (1973) «Social Justice and the city», London: Edward Arnold Publishers.
- HEIDEGGER, M. (1958) «Essais et conférences», Paris: Éditions Gallimard.
- HEROUARD, F. (2007) «Habiter et espace vécu: une approche transversale pour une géographie de l'habiter». Dans: Paquot, T., Lussault, M. et Younès, C. (Ed), «Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie», Éditions de la Découverte.
- HOYAUX, A. F. (2004) «De l'espace domestique au monde domestiqué. Point de vue phénoménologique sur l'habitation» Dans: Collignon, B. et Staszak, J-F. (Ed) «Espace domestiques», Éditions Bréal.
- HUBERT, J. P. (1993) «La Discontinuité Critique. Essai sur les principes à priori de la géographie humaine», Paris: Publications de la Sorbonne.
- LENEL, E. (2011) «Un regard phénoménologique sur la mixité urbaine», EspaceTemps.net, Textuel, 22.08.2011 [En ligne], <http://espacestemp.net/documents8926.html>
- LUSSAULT, M. (2007) «L'homme spatial; la construction sociale de l'espace humain», Paris: Éditions du Seuil.
- NAMIAN, D. (2012) «Entre itinérance et fin de vie. Sociologie de la vie moindre», Montréal: Presses Universitaires du Québec.
- MARGIER, A. (2013) «*La cohabitation dans les espaces publics: conflits d'appropriation entre riverains et personnes marginalisées à Montréal et Paris*». Thèse de doctorat, Département des études urbaines et touristiques, Université du Québec à Montréal.
- ____ (2013). «L'espace public en partage. Expériences conflictuelles de l'espace et marginalisation». Les cahiers de géographie du Québec, Vol. 57, N 161.
- MOLES, A. ET ROHMER, E. (1978) «Psychologie de l'espace», Casterman.
- MORIN, M-E. (2009) «Cohabiting in the globalised world: Peter Sloterdijk's global foams and Bruno Latour's cosmopolitics». Environment and Planning D: Society and Space, Vol. 27, pp. 58-72.
- PAQUOT, T. (2005) «Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l'habiter», Éditions European.
- PARAZELLI, M. (1997) «Pratiques de «socialisation marginalisée» et espace urbain: le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)». Thèse de doctorat en études urbaines, Université du Québec à Montréal.
- ____ (2000) «L'imaginaire familialiste et l'intervention sociale auprès des jeunes de la rue: une piste d'intervention collective à Montréal», Santé mentale au Québec, Vol. 25, N 2.
- ____ (2002) «La rue attractive, parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue», Presses de l'université du Québec.
- PELLEGRINO, P. (1994) «Sémiologie générale et sémiotique de l'espace» Dans: Pellegrino, P. (Ed), «Figures architecturales, Formes urbaines. Actes du congrès de Genève de l'Association internationale de sémiotique de l'espace», Éditions Anthropos, Collection La bibliothèque des formes.

PUIG, N. (2012) «Villes intimes. Expériences urbaines des réfugiés palestiniens au Liban» Dans: Dorai, K. et Puig, N. «L'urbanité des marges. Migrants et réfugiés dans les villes du Proche-Orient», Paris:Téraèdre.

SERFATY-GARZON, P. (1985). «Expériences et pratiques de la maison» Dans: Altman, I. (Ed), «Home Environments. Human behavior and environment. Advances in theory and research», Vol. 8.

____ (2003) «Appropriation» Dans: Segaud M., Brun, J. et Driant, J-C. (Ed.), «Dictionnaire de l'habitat et du logement», Paris:Armand Colin.

SLOTERDIJK, P. (2005) «Écumes, Sphères III», Éditions Pluriel.

____ (2010) «La domestication de l'Être. Pour un éclaircissement de la clairière» Dans: Sloterdijk, P. «Règles pour le parc humain». Éditions des mille et une nuits.

____ (2011a) «Bulles. Sphères I», Éditions Pluriel.

____ (2011b) «Globes. Sphères II», Éditions Pluriel.

STOCK, M. (2007). «Théorie de l'habiter. Questionnements» Dans: Paquot, T., Lussault, M. et Younès, C. (Ed), «Habiter, le propre de l'humain», Éditions La Découverte.

THOM, R. (1991) «Saillance et prégnance» Dans: Dorey, R et al. (1991) «L'inconscient et la science», Éditions Dunod.

VESCHAMBRE, V. (2004) «Appropriation et marquage symbolique de l'espace. Quelques éléments de réflexion», ESO N 21.

WINNICOTT, D. W. (1975) «Jeu et réalité», Éditions Gallimard.

ZENEIDI-HENRY, D. (2002) «Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre», Paris: Éditions Bréal.

NOTES

- 1 Par exemple, pour Stock (2007), la fixité et l'enracinement spatiaux auxquels renvoie l'habiter d'Heidegger ne sont plus en accord avec les réalités contemporaines. L'habiter se serait transformé, notamment grâce aux nouvelles mobilités, et exigerait de chercher d'autres modèles explicatifs pour illustrer ce passage vers un habiter poly-topique.
- 2 En effet, pour atteindre le degré de maturité observé à la naissance chez les primates, la gestation humaine devrait être de vingt et un mois. Ainsi, dans l'existence humaine, les quatre septièmes de la phase de gestation se dérouleraient à l'extérieur de l'organisme de la mère dans une situation de niche, période que Sloterdijk appelle le séjour dans l'exo-utérus (Sloterdijk, 2005:663).
- 3 Ce besoin de protection qui s'affirme est, comme nous l'avons évoqué précédemment, lié à la fragilité des enfants, dont la phase de maturation s'accroît au fil du temps. Cependant, par rétroaction, les sphères protectrices fragilisent d'autant plus les humains, qui en deviennent dépendants.
- 4 C'est ainsi dans la constitution de ces sphères que les conditions auraient été favorables à l'apparition de l'humain: ces localités sphériques qui, au commencement, sont simplement des espaces de groupes d'animaux, on pourrait pour le mieux les comparer à des serres dans lesquelles les créatures vivantes s'épanouissent dans des conditions climatiques particulières. Dans notre cas, l'effet de serre doit aller jusqu'aux conséquen-

ces ontologiques, puisque l'on peut montrer comment un être-dans-la-serre animal a pu devenir un être-dans-le-monde humain (Sloterdijk, 2000:115-116). Si les analogies climatiques (insulation, effet de serre, etc.) sont importantes dans la pensée Sloterdijkienne, c'est notamment pour illustrer la dimension protectrice des sphères constituées, considérées comme des systèmes immunitaires.

- 5 Cela souligne notamment le fait que les personnes possédant le moins de pouvoir gardent tout de même une possibilité d'action dans la production de l'espace. De fait, les sans-abri, à travers diverses pratiques de l'espace, participent également à lui donner du sens (Zeneidi, 2002).
- 6 Cela renvoie notamment aux «résonnances» qui prennent forme dans la relation, et qui sont constitutives des sphères dont parle Sloterdijk (2005).

§